

# Adieu voyages, adieu sauvages

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Pascal écrit que tout le malheur de l'homme naît de ce qu'il ne peut rester tranquille en chambre entre quatre murs (les quatre murs de Pascal ne doivent, en aucun cas, être confondus avec l'enracinement de Barrès dans la terre des morts qu'on fleurit de chrysanthèmes à chaque Toussaint). Il n'a pas dit que la solution était d'en sortir. Il devait plutôt penser, au contraire, que l'idée même d'en sortir ne faisait qu'aggraver son mal. L'idéal de Pascal est monastique et parménidien. Dans sa cellule, le moine imite la première des perfections divines, l'immobilité, et si l'homme bouge, remue, s'agite, c'est qu'il est un jour sorti de la cellule paradisiaque. Ce péché originel a fait de lui un fou, un errant, un maudit.

L'homme pascalien, s'il doit voyager, ne le fera que contraint par la nécessité et non pour satisfaire égoïstement un plaisir, une passion ou une curiosité. Le voyage est donc pour Pascal le premier, le plus vain et le plus criminel de tous les divertissements, car il contient en germe tous les autres. Pascal est comme ces parents qui déplorent que leur progéniture ne puisse tenir en place ; sur sa colonne le stylite, esclave volontaire et serviteur inutile, a juste assez d'espace pour élever sa prière jusqu'au ciel.

Jadis, du reste, les hommes avaient autant horreur des voyages que la nature du vide. Le voyage était pour eux synonyme de déportation, de bannissement, d'exil, de migration, de misère, de guerre. Voyager, c'était être chassé de chez soi, comme Adam le fut du paradis. Ovide

s'ennuyait à mourir dans le Pont. Socrate n'aurait pu vivre hors des murs d'Athènes, de sa prison, de sa ciguë, et Dante, banni de Florence, attendrissait de ses larmes le pain dur et sec que Ravenne lui dispensait chichement.

L'homme moderne, fils de Caïn l'errant, a la bougeotte depuis qu'il a cessé d'aimer sa ville ou sa patrie comme les Anciens les aimaient. Disons le mot, depuis qu'il s'est déclaré citoyen du monde. Alors il promène son mal ailleurs et croit l'endormir en meublant son esprit d'un niagara d'impressions nouvelles. (Les grands lions britanniques, prisonniers sur leur île dans la tanière puritaine de leurs *halls*, de leurs *manors*, de leurs *castels* et de leurs *abbeys*, exportèrent sur le Continent un spleen et un ennui luciférien qui ravagèrent tout le XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Taine et Paul Bourget, tandis que Turner ne voyait plus Venise qu'à travers un rideau de brume irisé, signe prémonitoire de sa disparition prochaine !) C'est un enfant vieilli avant l'âge et qu'on amuse avec un hochet. C'est la raison pour laquelle la société de consommation a été inventée : afin de satisfaire à cette manie de hochets et lui faire oublier son origine : Dieu et sa destination : Dieu. Je pense qu'en effet les démons ont la bougeotte et dansent en enfer la danse de Saint-Guy, alors qu'au ciel les élus sont cloués dans la vision béatifique.

Le rigorisme, l'extrémisme pascalien ne sont naturellement pas du goût des géographes et des commerçants qui pensent que la terre est un espace fait pour être



«La ville blanche».

arpenté par des jambes d'homme, ni par les théologiens de l'école claudélienne qui estiment que si Dieu a donné deux pieds à sa créature de prédilection, c'est pour qu'elle s'en serve. A quoi le Fils de l'Homme n'est pas en peine de répondre que si le ciel a donné un sexe à l'homme, c'est pour qu'il puisse se châtrer et entrer ainsi plus commodément dans le Royaume des Cieux.

Le seul voyage pascalien s'est peut-être réduit au tracé de la main qui griffonna le *Memorial* ou celui de la courbe que décrivit la boule blanche sur la table de roulette et qui, dans un geste de folie illuminatrice pré-dostoïevskien, abolit à jamais le Hasard et décida une fois pour toutes de l'existence de Dieu.

Mais sortons un moment, voulez-vous, je veux dire en idée, de la chambre où Pascal voudrait nous tenir enfermés. Ouvrons nos fausses fenêtres et regardons ce qui se passe à nos pieds. Le monde entier nous rend visite. Pourquoi partir ? Des langues bario-

lées comme des glaces panachées se mélangent dans la bouche des Lolitas modernes. Nos oreilles sont écorchées par des sons pour lesquels elles ne sont pas faites, et nos gosiers peinent à articuler des mots que ne nous ont pas appris nos nourrices. Racine ne voyagea que de La Ferté-Milon à Port-Royal et de Port-Royal à la chambre du Roi. Fermons la porte à tout ce brouhaha.

Voyager fut jadis une aventure extrême, un sport violent, une grande épreuve de fond sollicitant jambes et poumons. Mais aujourd'hui que New York est à trois heures de Paris, le voyage lui-même a disparu. On va d'un point à un autre et entre les deux on ne voit plus rien. L'entre-deux, les nuances, la variété s'en sont allés. Le monde s'uniformise et la terre se réduit à une peau de chagrin. Refermons nos fenêtres.

Il y avait jadis un certain ragoût à voyager dans un monde où la majorité était immobile, attachée à sa glèbe, à ses outils, à ses métiers, à sa famille. Le voyage était

la cure obligée des grands névrosés qui promenaient leur spleen aux quatre coins de la terre. Dans un univers où tout le monde bouge, le dernier stoïque restera cloué par une idée sur un trottoir.

Les vrais introvertis ne voyagent qu'en eux-mêmes et Raymond Roussel comme Flaubert était de ceux-là. Calmes, vivant en eux-mêmes, le désir de voir, l'humeur inquiète, le mouvement et l'action leur sont antipathiques. Ils voyagent à la rigueur couchés sur un divan et sans vraiment voir, observant les ruines et les empires défilier devant eux comme une toile de panorama. Raymond Roussel parcourait les océans sur son yacht, mais ne descendait jamais à terre et abaissait les stores de ses hublots quand il approchait d'un port. Byron, ce coureur d'idées, de mondes, de femmes, avait baptisé son yacht *Ennui* ou, ce qui est plus doux, *Annoyance*.

Oblomov, qui était bon, rêveur et aboulique, voyageait chaque matin de son lit à ses pantoufles, et ce voyage, accompagné d'exhortations à son domestique, lui prenait trois heures au moins. Ayant lu adolescent le *Jérusalem* de Pierre Loti, je l'imaginais agenouillé jusqu'à l'aube au mont des Oliviers, frappant son cœur incroyant pour en faire jaillir l'eau vive de la prière et de la foi. Or j'appris d'un drogman qui l'avait connu, qu'il n'y était resté que dix minutes. «M. Loti a tout de suite frissonné, je l'entends encore. Je n'ai pas de pardessus, rentrons vite.» On n'est pas plus homme de lettres.

Voyages, vous n'êtes plus que des lieux communs. Adieu voyages, adieu sauvages, vestiges d'une réalité disparue. Nous ne bougerons plus que dans notre cœur et dans notre tête. Pascal avait raison, et notre jeunesse s'en est allée. Le sédentaire que je suis doit aux écrivains voyageurs une profonde gratitude ; ils me dispensent d'aller en Orient par le chemin des oiseaux. En lisant, par exemple, les sonnets d'un Chaunes ou d'un Sylvoisais, je

crois y être, je perds le souffle, je soulève des voiles, je devine les moments de l'expédition où j'aurais eu mal au cœur. Car il me faut du temps pour apprivoiser le pigeon d'un paysage, pour qu'il entre en moi, se mêle à ma vie, se juche sur mon épaule, roucoule à mon oreille. Un voyage rapide ne me laisse que des souvenirs de poussière, de fatigue, de tentes arrachées par le simoun, de cris de boys et de drogmans, de pattes de dromadaires emmêlées, d'insomnie, de dispersion.

## Des prétextes

Partir pour partir m'est incompréhensible. Mais combien peu partent pour partir. Un voyage est toujours un prétexte. Il y a d'abord les naïfs qui croient qu'à certains sentiments correspondent certains paysages et que l'on ne peut faire l'amour que devant des roches rouges rongées par une mer indigo. Mais surtout l'amour humain cherche dans le mouvement une défense contre sa propre usure. En même temps qu'ils aspirent à la solitude, les couples ont peur de l'ennui. Le voyage les isole à la fois et les divertit. On n'a pas le droit d'observer trop longtemps un autre visage que le visage aimé, mais il sera permis de regarder un peu par la portière, et le soir de voir deux yeux briller derrière deux verres et deux bougies, promesse d'un feu qui doit embraser la nuit. Deux êtres, dans une chambre, donnent l'illusion d'échapper au regard de Dieu, au jugement des hommes, à la famille qui envoie ses espions et, grâce à l'auto ou au wagon-lit, de ne subir aucune autre loi que celle que leur désir leur impose mutuellement.

Epreuve périlleuse, et l'un des deux s'aperçoit toujours trop tôt qu'il a envie de revenir, de retrouver son bureau, ses instruments de travail, de lire son courrier. A la fin de leur vie, les amants magnifiques et maudits qui courent les routes, George Sand et

Musset, Liszt et Marie d'Agoult peut-être, ne se souvenaient plus que de chamailleries dans de tristes chambrettes d'hôtel.

Combien peu d'amours trouvent en elles-mêmes assez de force et de sagesse pour demeurer sédentaires. Et c'est pourquoi, entre tous les amours, celle qui aime l'immobilité, qui se nourrit de l'habituel et du quotidien ne paraît être la plus miraculeuse.

Je ne crois pas plus au remède que Bossuet conseille contre la passion, la fuite, que je ne suis convaincu par Baudelaire quand il assure que beaucoup de voyageurs partent pour fuir la «Circé tyrannique aux dangereux parfums». Celui qui peut partir, celui qui peut s'évader de l'amoureuse prison, c'est qu'il est déjà guéri, l'amour n'étant que l'impossibilité physique de vivre loin d'une chair aimée, de respirer hors de la ville où elle respire. Le voyage serait une torture trop intolérable pour être volontaire. Le départ n'est pas la cause, mais le signe de la guérison.

Ceux qui ont l'air de partir fuient leur propre cœur, à la fois chasseur et gibier, poursuivant et poursuivi. Cette espèce de neurasthénique est difficile à observer parce qu'ils errent sans cesse d'un bout du monde à l'autre et que l'on ne peut les saisir que lorsqu'ils sont à bout de force, écrasés contre un bastingage, avec peut-être dans la cervelle l'idée noire d'en finir une fois pour toutes, comme ces oiseaux de passage qui s'abattent épuisés sur le pont des navires.

### Des bagnards en fuite

Beaucoup fuient harcelés par une passion. Ils attendent donc du voyage la permission de l'assouvir. J'ai peine à croire à l'innocence des êtres qui voyagent seuls. Les voyageurs sont toujours un peu pour moi des bagnards en rupture de ban, chargés de crimes et bourrés de remords, et pourtant certains croyant chasser la femme trouvent, à Damas ou ailleurs, Dieu qui les traquait.

Il y a par exemple la star de cinéma, les cheveux serrés dans un fichu, qui fuit derrière des verres de soleil la meute altérée des paparazzis. Il y a l'homme politique chassé du pouvoir qui arpente d'un pas fiévreux les plages d'Irlande. L'un des épisodes les plus mystérieux de la vie du Père de Foucauld, avant sa conversion, demeure la longue randonnée qu'il fit déguisé en juif errant à travers le Maroc. Ce temps d'abjection volontaire, d'ascétisme solitaire creusait dans ce cœur aride et asséché le lit vivifiant de la Grâce, et l'on pense, bien entendu, aux chevauchées du Centurion sur les mêmes pistes et qui entendit la même voix.

Il y a la tentation du suicide et l'attente de la mort ou de Dieu qui est le vrai voyage, le vrai départ, la vraie rencontre. Celui qui appuie sur la gâchette d'un pistolet en redescendant du Cervin, au sommet duquel il avait donné rendez-vous à une amante qui ne s'y trouvait pas, celui-là part pour de bon.

Il y a enfin Dieu lui-même qui, sortit de son château du ciel, parcourut incognito sous la dégainée d'un pauvre kalender<sup>1</sup> les routes poussiéreuses de la Judée et de la Samarie.

Aujourd'hui que le monde est devenu anecdotique et uniforme, les voyages n'exercent plus un attrait suffisant pour que l'homme bien né consente à sortir de sa chambrette ou de sa tour ou de sa cellule. Car il n'entendrait plus le sifflement de la locomotive trouer la fumée de son panache, ni la neige tomber à gros flocons sur le manchon d'une femme debout sur le marchepied d'un train et qui relève sa voilette pour embrasser son amant, dans un adieu fougueux et déchirant.

G. J.

<sup>1</sup> Ou qalandari (de la confrérie Qalandariyya), derviche errant, rude et mystique (n.d.l.r.).